

Le problème du mal

Le problème du mal se pose à partir d'une expérience quotidienne : la sympathie, l'amour, l'élan qui porte les êtres les uns vers les autres, qui - s'il éveille une réponse - devient un échange enrichissant ; mais qui peut également se heurter au mutisme, sans avoir le droit d'exiger une réponse. De même, entre Dieu et l'univers créé - qui n'est pas une simple fabrication, mais une oeuvre d'amour - un élan, une sympathie, peut relier chaque être à son auteur. Mais si les choses ne peuvent que subir ce lien avec Dieu, par contre les êtres qui ont été portés au niveau de la pensée, les êtres libres, ne le subissent pas, et peuvent à leur gré ouvrir ou fermer les digues d'amour entre eux et la source d'Amour.

Ainsi l'univers est une vaste et splendide conspiration d'amour où les conspirateurs sont appelés à collaborer avec Dieu. Mais, pour l'homme, cette collaboration doit être active. Car si l'homme s'en tient au *donné*, c'est-à-dire à la part qui, en lui, ne jouit pas de liberté, c'est-à-dire à son animalité, il ne trouve en lui que l'instinct et le déterminisme de la matière. Alors, il succombe à une double perversion : la perversion de l'esprit qui lui était offert pour un élan ascendant, et la perversion de l'animalité qui lui était donnée comme moyen pour réaliser cet élan et l'incarner, car le corps est un arc qui doit tendre l'esprit vers Dieu.

Le progrès de l'être, c'est justement cela : l'acceptation de cet élan spirituel qui traverse la création et toute l'évolution de créatures et qui, arrivé à l'homme - terme de l'évolution - va faire le dernier bond qui le joindra enfin à l'esprit. Et le péché, c'est le refus d'être, c'est la retombée de cet élan spirituel, c'est la chute vertigineuse des hauteurs que l'esprit avait conquises au prix d'un suprême effort. Ainsi le péché n'est pas seulement un égoïsme individuel, une main qui se ferme et se refuse à l'acceptation et au don de soi, à l'invitation de l'esprit, c'est en même temps un arrêt unanime, un point de vacillation et de chute dans l'univers entier, qui polarise tout courant entre Dieu et sa création, invertit l'élan ascendant, et entraîne la fulgurance de l'esprit aux abîmes aveugles de la matière. Telle est la définition du mal à laquelle nous arrivons : le mal est essentiellement le refus de la liberté, le refus de l'être.

C'est pourquoi tout désordre causé par l'homme dans l'univers est plus angoissant que la pire des catastrophes naturelles, car c'est un désordre qui atteint la source d'être en elle-même, c'est une plaie au cœur de l'existence. Le mal est un échec ontologique.

Les rapports entre Dieu et l'homme ne se présentent pas comme une *Loi*, une contrainte, mais comme une invite, une proposition d'être, un libre échange ; et le mal n'est donc pas la violation d'une consigne, mais une blessure dans l'être. Et c'est de là que le péché originel prend toute sa gravité : il a fait, de la créature humaine, un être affaibli en son premier exemplaire, au sommet de la création, et qui parfois n'a pas le courage de consentir à l'effort d'être. Car, de la création de l'univers à l'apparition de l'esprit, il y a une coupure, et le passage ne peut s'établir que par le " CONSENTEMENT ". Le paradis de la liberté, le paradis intact, se reflète avec toute sa grâce dans le regard de l'homme consentant qui sait qu'il prolonge, soulève et couronne l'univers. C'est par l'homme consentant que monte et se réalise l'espérance dans le monde.

Rimbaud a douloureusement senti la tristesse d'un monde livré à sa faiblesse, entraîné par le poids de son déterminisme, et dont le monotone et implacable mécanisme a chassé toute liberté toute vie du monde : " *Nous ne sommes pas au monde, la vie est absente* ". Et c'est cette espérance de vie qui sourd, malgré tout, en chaque être, qui fait tressaillir François d'Assise, devant la transparence spirituelle de la création, et le porte, comblé de joie, au seuil de la mort, au seuil de la fusion totale avec l'être. Et saint Paul a lucidement stigmatisé notre faiblesse congénitale quand il a dit : " *C'est par le péché d'un seul homme que la mort est entrée dans le monde* ".

Car Dieu n'a pas voulu cette mort. Dieu ne peut être tenu responsable d'aucun mal. A chacun de nos péchés, Dieu est pris en flagrant délit d'innocence. Dieu, qui ne cesse une minute

de s'offrir à tout le bien que nous voudrions, est toujours victime du mal dont nous sommes cause, du mal sous toutes ses formes. Le cri de Paul : " *N'éteignez pas l'Esprit !*" et notre expérience personnelle témoignent avec assez d'évidence que nous sommes toujours libres devant l'être qui se propose, que notre péché invertit l'élan vital et exile Dieu de la création qui est sienne.

Sans doute Dieu se suffit à lui-même, en un certain sens, et n'a guère besoin de notre amour ; mais lui qui est plénitude et débordement, souffre de voir la créature égoïste et pauvre. Il eût souhaité qu'elle fût plus à son image. Et c'est pourquoi se trompent lourdement ceux qui pensent que la **Présence** de Dieu est un appel au dépouillement ou dénuement complet, puisque au contraire, l'appel de Dieu est un appel à l'être, à la communication de l'esprit, à la générosité de l'amour. En ce sens, être c'est se donner, s'ouvrir au passage de l'Esprit, *concevoir* l'Esprit : beauté du mot *Conception* qui signifie à la fois perpétuation de l'acte générateur et illumination intellectuelle.

Il faut s'opposer à Pascal, lorsqu'il pense que, sans le mystère de la transmission du péché, l'homme est incompréhensible à lui-même, et qu'avec ce mystère, on admet alors que devant la vérité, seule la foi puisse lever le front, tandis que la raison doit s'humilier et se taire. Car la foi ne doit pas dispenser de penser. Sans doute la raison a ses limites, l'irrationnel existe en dehors de sa portée, mais le rôle de la foi consiste justement à reculer les limites de la raison, à la rendre de plus en plus transparente aux clartés de l'esprit. Sans doute aussi, la foi ne peut que creuser davantage en nous le désir d'une chose que nous ne comprendrons jamais jusqu'au fond ; mais c'est que cette chose est, par essence, insondable, inépuisable. Cette doctrine qu'il faut soutenir contre Pascal, ne légitime pas la condamnation de l'homme par Dieu, la réduction de la raison humaine au silence ; mais, au contraire, la nécessité du consentement que l'homme doit faire à Dieu, l'exigence de communion et de collaboration de l'homme avec Dieu. De ce point de vue, le paradis perdu n'était que le premier jugement, la première condamnation de Dieu par l'homme (saint Jean : " *Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière* ") et les *perdus* sont ceux qui ont opté pour la perte de Dieu.

Qu'il est incompréhensif et lâche, le christianisme qui veut faire de la religion une assurance contre le risque d'au-delà, contre le choix réfléchi, contre la pensée. Peur du châtement et calcul d'une récompense future. Acte négatif qui économise avec avarice le présent au profit d'un *capitalisme d'outre-tombe*. Le consentement du vrai chrétien n'est pas un réflexe effrayé devant la menace, c'est un acte positif, un OUI à celui qui propose la plus grande aventure, le risque le plus terrible et l'enjeu le plus beau. Le vrai chrétien ne fait pas le calcul de ses *mérites*, le vrai chrétien se mesure à la capacité de son amour et de son consentement. Car l'enfer ne peut être que l'éternelle crucifixion de Dieu, et le Ciel son éternelle royauté.

Un témoignage en est que les mystiques - Jean de la Croix, Thérèse d'Avila - qui ont seuls voix au chapitre, puisque seuls, ils connaissent Dieu, n'ont pas cherché à se donner des assurances, à se faire une voie sûre et sans heurts, et qu'ils se sont simplement abandonnés au risque, sans calcul et sans retour sur soi. Car l'amour, qui n'est pas la contrainte, n'aura le dernier mot que par des moyens d'amour et non de contrainte. Pascal : " *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps* ". En ce sens, la religion n'est plus le salut de l'homme, mais le salut de Dieu. L'homme n'est pas le centre de perspective de l'univers, mais Dieu. Non plus l'homocentrique, mais le théocentrisme. Et la prière n'est pas l'exaucement de l'homme par Dieu, mais l'exaucement de Dieu par l'homme. Pascal : " *Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé* ".

C'est pourquoi, toute agonie humaine est, avant tout, une agonie de Dieu, et qu'en toute douleur, c'est Dieu qui souffre d'abord. Sans doute, l'homme est sensible à la douleur d'autrui, mais est-ce autre chose que la compassion devant lui-même qui l'émeut, y voit-il la détresse de Dieu ? Comme elles deviennent pauvres, nos angoisses si une angoisse divine fait trembler le monde ; mais aussi quelle espérance pour nous, quelle nouvelle dignité pour notre douleur ! Et de quelle nouvelle grandeur se couronne le plus petit acte d'amour désintéressé, s'il est une guérison de la douleur du monde ?

Beauté du geste de Jésus, au Lavement des pieds, à genoux pour laver ses apôtres du mal. Oscar Wilde, à la pensée d'un ami touché de compassion devant sa malheureuse situation : "*Je vis le désert fleurir comme une rose*". Le prophète Habacuc décrivant Dieu appelant les étoiles qui répondent une à une : "*Me voici*".

Il dépend de l'homme de répondre, comme les étoiles, à l'appel de Dieu. Il ne dépend que de l'homme que le mal s'allège, et que la beauté monte dans le monde. Il a la suprême dignité du consentement à l'invitation de Dieu. Ce n'est pas sa sécurité qui est à sauver, mais l'assomption de l'amour, l'aventure montante de l'esprit, l'espace infiniment ouvert jusqu'à Dieu. Tout est à faire devant l'homme, et à partir d'aujourd'hui, il peut commencer la résurrection. "*Dieu a créé des créateurs*" (Bergson).